

Certaines de ces œuvres atteignent parfois les limites de la visibilité, à un cheveu de ne plus exister du tout.

→ Un instant, un moment d'image d'art à une image d'objet, reproduit à l'échelle, comme dans les pour-traits. Il faut en voir un peu de plus, en voir un peu de moins, en voir un peu de plus, en voir un peu de moins.

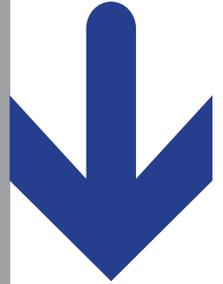
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart

Subtilité de l'œuvre, les œuvres d'art... pour lire ou imprimer le texte

A l'heure de l'écriture les signes de reconnaissance de l'art, certains de ces signes... pour voir la page suivante

pour lire ou imprimer le texte

cliquer ici



pour voir la page suivante

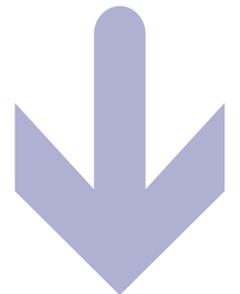
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart  
Documentart



Edouard Boyer "L'économie, la justice, l'info : tout est modelable"

Edouard Boyer (20 ans, né en 1992), est photographe, et développeur... pour lire ou imprimer le texte

pour lire ou imprimer le texte



cliquer ici



L'art contemporain à la conquête d'autres espaces

# Les nouvelles frontières de l'art.

EN REFUSANT LA SACRALISATION DE L'ŒUVRE, DUCHAMP OU WARHOL AVAIENT DÉJÀ OUVERT LA VOIE. CERTAINS ARTISTES SE LANCENT À PRÉSENT DANS DES AVENTURES ENCORE PLUS ATYPIQUES, MÉLANT DES MATÉRIAUX INATTENDUS COMME L'ACTUALITÉ, LES STATISTIQUES OU LE TROC. UNE DÉMARCHÉ ENCORE CONFIDENTIELLE MAIS QUI TÉMOIGNE D'UNE RÉELLE EFFERVESCENCE.

Chewing-gums, ticket de métro, parapluie, chaussures, puzzle, aspirine, saladier, carte UGC... Le visiteur peut tout emporter, à condition de laisser en échange un objet d'une valeur à peu près équivalente. C'est la loi du troc. Cette œuvre du Collectif Cambalache colombien figurait l'été dernier dans une exposition du musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Quelques mois plus tard, dans ces mêmes locaux, la jeune Seul Gi-Lee, une Française d'origine coréenne, proposait une installation sous forme d'une minuscule chambre close : des volontaires étaient invités à s'y allonger deux par deux pendant une journée entière, laissant dépasser leurs jambes nues à la merci du visiteur. L'œuvre fut signée de ces quatre-vingts bénévoles. De l'autre côté de l'Atlantique, à Houston, l'artiste stéphanois Bernard Brunon a monté une curieuse entreprise artistique de peinture en bâtiments : That's Painting. Ses prestations, qui ne s'apparentent en rien à des fresques mais à de simples recouvrements monochromes, sont facturées aux prix de l'artisanat. Les travaux de nombreux jeunes artistes contemporains occidentaux sont aujourd'hui si énigmatiques et immatériels que l'on a du mal à les comprendre, encore plus à les raconter. D'autant que, imphotographiables et inclassables, ils échappent le plus souvent aux médias. Ces initiatives atypiques ont pourtant un point commun, elles consacrent une absence. Celle de l'« œuvre », en ce qui concerne le troc du Colectivo, Cambalache, puisque les objets sont apportés par les visiteurs; celle de l'« artiste », dans le cas de la performance des « montreurs de jambes », puisque celle-ci est signée des volontaires ; quant à la PME de Bernard Brunon, elle gomme la spécificité de l'art et sa valeur marchande. Ce pourrait être l'histoire d'une disparition... Pas celle de l'art tant annoncée par les cassandres, mais celle de l'artiste démiurge adulé et de son œuvre sacralisée. De cette conception romantique enfin, selon laquelle le peintre, le sculpteur, le musicien, le poète seraient des « créateurs » d'univers, donc des dieux — Vieux mythe, certes, mais qui s'est trouvé renforcé par l'athéisme naissant au début du XIXe siècle. Le déboulonnage de cet artiste démiurge n'a bien sûr rien de neuf. Depuis près d'un siècle, on s'y acharne. En 1913, Marcel Duchamp expose une roue de bicyclette, et anéantit là le sacro-saint « fait main »

garant de la valeur artistique. Puis, au lendemain de la Première Guerre mondiale, le mouvement dada s'empare de ce travail de sape. « Tuer l'art est ce qui me paraît le plus urgent », écrit Breton à Tzara. Le surréalisme modère ces affirmations en suggérant que l'art n'est plus seulement un objet mais qu'il peut être une action immatérielle. Jacques Vaché, inspirateur du mouvement surréaliste, n'est-il pas un artiste sans autre « œuvre » que quelques lettres adressées à Breton ?

Tout au long du XXe siècle, quantité de plasticiens multiplient les agressions à l'encontre de l'objet d'art : Arman tronçonne des sculptures, Fontana lacère des toiles, Klein les brûle au lance-flammes. Et organise en 1958 « Le vide », une exposition manifeste sans œuvres. A peu près au même moment, le peintre américain Frank Stella assure qu'il aimerait à faire aussi bien que la peinture quand elle est dans le pot ». Andy Warhol apporte, quant à lui une variante à cette dévalorisation, en assimilant l'image d'art à une image

## Certaines de ces œuvres atteignent parfois les limites de la visibilité à un cheveu de ne plus exister du tout.

médiatique, reproductible à l'infini, comme dans les journaux. Il baptise son atelier du titre emblématique de « Factory » (usine), puisque désormais il fabriquera en série. Et si celui-ci admet quand même sa propre célébrité, c'est sous le titre désabusé de « star », et non plus de génie. D'ailleurs, « tout le monde peut être célèbre un quart d'heure », précise-t-il.

Toutes ces initiatives n'ont pourtant pas eu raison du prestige de l'artiste et de son œuvre. Quantités de figures tutélaires comme Picasso, Matisse ou Bacon, créateurs de formes et de mondes, ont traversé le XXe siècle. Sans oublier Paul Klee, qui, en pleine explosion de la modernité, affichait ce credo : « Déposer son voile de deuil, et pour un moment se croire Dieu » ; ni même paradoxalement ceux qui pratiquaient le concassage du grand art.

Dubuffet ou Beuys, ces ultimes « gourous » du XXe siècle : bien souvent leurs démonstrations antiartistiques se sont trouvées elles-mêmes fétichisées.

Aujourd'hui, le mouvement se poursuit, mais sous une forme plus confidentielle. Il n'agit plus par le scandale,

genre éculé qui ne surprend plus personne, mais plutôt sournoisement, sans crier gare. A travers des initiatives radicales d'artistes qui, tel Edouard Boyer (lire l'encadré p. 18), investissent des matériaux inédits comme l'économie, la communication, les sondages; mais aussi chez des artistes comme Guy Limone (lire l'encadré p. 14) dont les œuvres restent palpables. Lorsque celui-ci laisse au galeriste ou à l'acheteur le soin de répartir librement ses figurines sur un mur, il abandonne la sacro-sainte « dernière touche » de l'artiste. Aussi, quand la jeune Anglaise Alice Anderson signe ses dessins aux côtés d'un spécialiste de la nutrition animale et d'un chercheur en biologie marine (comme si on pouvait tenir un crayon à plusieurs mains), elle abandonne la maternité absolue de son œuvre. Et lorsque la SARL Accès Local requiert la collaboration de médiateurs, d'installateurs, de stylistes, de vidéastes ou de journalistes, l'artiste est ravalé au rang de n'importe, quel « professionnel ».

A force de supprimer les signes de reconnaissance de l'art, certaines de ces expériences atteignent cependant les limites de la visibilité, à un cheveu de ne plus exister du tout. Que reste-t-il du geste artistique chez Bernard Brunon, peintre en bâtiment ? Qu'est-ce qui distingue la SARL Accès Local d'une simple entreprise de communication, quand elle organise un forum, une exposition et des rencontres sur le thème de la photo ? L'agence Grore Images, qui met à disposition une collection de photos trouvées dans la rue, n'est-elle qu'un simple fonds d'images juste un peu plus original qu'un autre ?

Si la « disparition » totale de l'œuvre n'est pas souhaitée, l'infime, en revanche, semble particulièrement recherché. Même si, au départ, la plupart de ces plasticiens ont été inspirés par des idées quelque peu simples - stigmatiser les excès du marché de l'art, ironiser sur la véracité d'un sondage, ridiculiser l'aura de l'artiste-star -, ils disent avoir dépassé la posture conceptuelle pour entrer dans le monde du sensible. « Il m'est assez vite apparu que je ne pourrais pas mener toute ma vie d'artiste à être peintre en bâtiment simplement pour obéir à une idée », affirme Bernard Brunon. Conclusion unanime chez ces artistes atypiques qui avouent rechercher une émotion artistique aussi irrationnelle, disent-ils, que celle que l'on ressent face à un tableau de Rembrandt. Philippe Mairesse, d'Accès Local, parle ainsi de « transmettre un rapport affectif avec le monde ». Edouard Boyer, lui, assure qu'il « est autant question de qualité d'esprit et de goût dans une action sur Internet ou au sein de l'entreprise que dans une peinture ou une vidéo ». Reste qu'il est difficile de soupeser la teneur artistique de ces créations. Comme de prédire si, demain, elles seront dominantes ou resteront marginales. Mais

quelles que soient leur ampleur et leur valeur, elles tracent un portrait de l'époque.

Internet et ses nouveaux types de relations auraient-ils transformé les pratiques de ces jeunes artistes ?

Aucun d'eux ne vise une visibilité nationale, mais ils cultivent un public diffus, mouvant, différent à chaque intervention, bref, ils agissent en « réseaux ». A force de revenir dans toutes les bouches, le terme en devient un poncif !

Pourtant, loin d'adhérer à la société qui leur est proposée, ils réagissent contre elle. A l'heure où les médias amplifient toute renommée, beaucoup préfèrent désormais un partage plus intime avec des groupes restreints. « Après les grandes idéologies des années 60, nos idéaux sont plus modestes », assure Edouard Boyer. Ils sont aussi plus politiques au sens vrai du terme, car ancrés dans un environnement local ou dans un groupe réduit.. A l'heure où le marché de l'art atteint des sommets, ils s'acharnent à surtout ne rien fabriquer de vendable : nombre d'entre eux sont ou graphiste, ou vendeuse, ou professeur d'art plastique... En toute sérénité... A l'heure où les musées se multiplient à outrance, certains plasticiens, enfin, éprouvent précisément le besoin de créer des œuvres trop immatérielles pour être « exposées », encore moins pour être conservées. « En 2000, le tourisme est devenu la première activité économique au monde, explique Sylvain Soussan. Le musée participe à ce développement. C'est pourquoi l'Etat en fait son cheval de bataille. Pour exister hors de ces contingences commerciales et politiques, l'artiste doit quitter cette scène, agir ailleurs, s'infiltrer dans les interstices. « Une manière efficace, sans doute, pour marquer la différence entre la culture « qui est la règle » et l'art « qui est l'exception », selon l'expression de Jean-Luc Godard.

Face à ces pratiques imperceptibles mais tellement éloquentes, les œuvres mégalomanes, peintures et installations gigantesques qui semblent devenues la norme dans les lieux d'art contemporain comme le Palais de Tokyo, apparaissent comme l'art pompier d'aujourd'hui : des manifestations académiques qui ont la seule vertu de meubler avantageusement les grands espaces des institutions publiques. Même si au royaume de l'infime et de l'interstice tout n'est pas bon à prendre, il s'y distille une réaction salutaire. Loin d'être dictées par la mode ou un quelconque souci d'originalité, ces créations-là sont des actes de résistance.

Catherine Firmin-Didot

Image d'introduction :

Une Installation de Seul Gi-Lee, présentée l'été dernier au musée d'Art moderne de la Ville de Paris. Dans une chambre minuscule, des volontaires restent allongés un jour durant, laissant leurs seules jambes à la vue du public.

# Guy Limone

« Je tiens à rester un artiste qui bricole dans son coin »

Guy Limone opère dans le minuscule. Patiemment, cet artiste de 43 ans assemble de petits bouts de papier colorés découpés dans les journaux ou des morceaux de photos qu'il rapporte du monde entier ; et de petites figurines, aussi, qu'il peint à l'aide d'un pinceau à trois poils, puis colle perpendiculairement au mur, par centaines, parfois par milliers. A chacun de ces portraits de « foule » il donne un titre glané dans les statistiques : 38 % des Français travaillent au noir, 1 % des Français rêvent de devenir ministre... Avec l'esprit de contradiction qui le caractérise, Guy Limone réfute le titre d'installateur. Il lui préfère celui de peintre, parce qu'il est moins à la mode, et aussi parce que son travail utilise les éléments de la peinture : surface plane, couleur et composition. Pourtant, cette dernière est curieusement laissée aux bons soins de l'acheteur. Quand Guy Limone se sépare d'une de ses foules murales, il en détache tous les éléments et les livre en kit dans une boîte en plastique, avec une ficelle de 1,75 m (sa taille) pour que le collectionneur délimite un espace. A l'intérieur de cette zone, le possesseur de l'œuvre fait ce qu'il veut. « Si, par exemple, il colle un bonhomme couché devant un cycliste, ça fait un accident. S'il place un mouton sur une table, c'est encore une autre scène. » Cette procédure prend les pratiques artistiques traditionnelles à rebours.

Un artiste ferait exécuter les détails par ses assistants, se réservant la composition d'ensemble et la touche finale ? Guy Limone fait le contraire « Aujourd'hui faire les choses soi-même est méprisé. Mais je revendique ce travail artisanal. Alors que la plupart des plasticiens passent beaucoup de temps à s'occuper de leur communication, je tiens à rester un artiste qui bricole dans son coin, à marquer une relation forte avec ce que je fais plutôt qu'avec l'audience. C'est un choix politique. »

Galerie Emmanuel Perrotin, 30, rue Louis-Wleiss, 75013 Paris.



légende photo :

ci-dessous : les figurines de Guy Limone, assemblées par centaines, les pieds collés au mur.

Catherine Firmin-Didot

# Sylvain Soussan

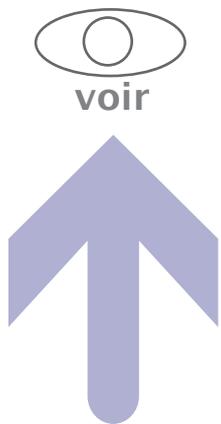
## « J'expérimente des mécanismes virtuels »

Pour gagner sa vie, Sylvain Soussan (40 ans) est graphiste. En tant qu'artiste, Il est PDG d'une entreprise de prestation de services aux musées qui a réalisé une dizaine d'Interventions. L'une d'elles, intitulée « Blanc », consistait à définir la peinture blanche la mieux adaptée pour recouvrir un mur d'exposition ; compte tenu des exigences de brillance, de résistance et d'humidité... Outre l'envoi de mailings, de prospectus et de dépliants publicitaires. Soussan Ltd est aussi très forte en montages de toutes sortes : une fondation, qui elle-même a créé le musée des Nuages ; des opérations de mécénat sans contrepartie financière, ou le sponsoring (gratuit encore !) d'un vrai athlète : Cyril Delage. Pour parfaire l'histoire de l'entreprise, Sylvain Soussan lui a aussi imaginé un fondateur, Marcel Soussan, inventeur du thermohydrographe enregistreur, machine à tester l'humidité des salles de musée.

« Une année passée dans la troupe de Royal de Luxe en tant que machiniste et figurant m'a fait comprendre qu'il n'y avait pas de limite au désir », explique cet expert en « fictif », fasciné par les montages virtuels des entreprises d'aujourd'hui. « J'expérimente ces mécanismes sans le contenu, à la manière d'un Tinguely qui construisait une belle machine futile avec toutes sortes de courroies et de roues dentelées. J'assemble et je vois si ça tourne, je repère là où ça grince, ou ça coince et où ça passe. » Mais Sylvain Soussan dévoile peu son manège. « Je ne gagne rien à être présenté comme un artiste. Ça en entretient des malentendus. Quitte à être dans le malentendu, je préfère en être l'initiateur. Il n'y a pas d'ironie là-dedans. Dans « ironie », Il y a amertume et distance. Moi, j'assume la vacuité. Ce n'est pas une posture. J'essaie de travailler avec ce qui existe. Ça peut devenir autre chose, un peu politique, un peu poétique. »

Galerie Le sous-sol, 9, rue de Charonne 75011 Paris.

Catherine Firmin-Didot



Certaines de ces œuvres atteignent parfois les limites de la Visibilité à un Cheveu de ne plus exister du tout.

légendes photo :

Sylvain Soussan propose ce distributeur de boissons aux musées. Il est ici surface d'exposition pour l'artiste Claude Closky.

ci-dessus : Les Interventions de Sylvain Soussan prennent la forme de prestations de services aux musées. ci-dessous : les figurines de Guy Limone, assemblées par centaines, les pieds collés au mur.

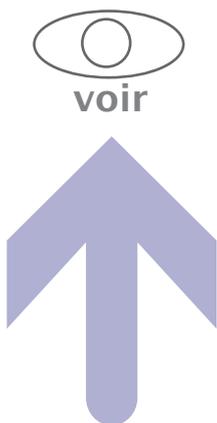
# Edouard Boyer

## « L'économie, la justice, l'info tout est modelable »

Edouard Boyer (35 ans) n'est ni peintre, ni photographe, ni installateur. Il investit des disciplines inédites dans l'art : l'économie, l'information, les procédures judiciaires, ou encore les statistiques. « Des formes comme tant d'autres, qui méritent donc l'intervention des artistes », explique-t-il. Ce peut être un sondage commandé à l'Ifop autour de la question « Etes-vous satisfait de la réalité ? » ; les résultats sous forme de camemberts sont alors affichés dans les panneaux lumineux du Blanc-Mesnil. Ou bien il recense pendant deux ans les émeutes du monde entier et installe durant deux mois une agence de presse dans la galerie Corentin Hamel. Ou il fait inscrire douze déclarations de perte de son amour-propre (titre d'un petit tableau) dans des commissariats. Sur Internet, aussi, il ouvre encore un site interactif, proposant aux internautes de lui inventer sa vie, puis réalisant à la demande quantité de performances : se baigner dans la Seine un matin d'automne, fabriquer un mouton en mousse à raser, faire le poirier... Autre exemple : il taxe des entreprises de 0,5 % de leur chiffre d'affaires sur un ou plusieurs mois... contre rien ! Ainsi, Nova Magazine. ou la société de restauration OPA ont accepté de payer cette « biotaxe ». Dans le eu de cette dernière opération, le nom d'Edouard Boyer apparaissait juste en lettres minuscules sur le ticket de caisse donné aux clients du restaurant. « Il ne s'agit ni de singeries, ni de dénonciations. Le sondage, l'information ou les taxes sont des formes prégnantes. Je cherche, par petites touches, à les révéler à elles-mêmes. Ainsi, taxer, c'est forcer l'entreprise à être complice, mais c'est aussi mettre en jeu la place de l'artiste dans le monde du travail, et plus largement dans la société. »

Galerie Corentin Hemel, 151, rue du Chevaleret  
75013 Paris.

Catherine Firmin-Didot



légende photo :

Un des panneaux lumineux où, sous forme de camemberts, sont affichés les résultats du sondage d'Edouard Boyer : « Etes-vous satisfait de la réalité ? »